

Le voyage de Maximilien, empereur du Mexique, vers le Mexique en 1864, vu par le peintre Henri Zuber

Plusieurs peintres alsaciens ont, à un moment de leur carrière, pratiqué la peinture historique. Une majorité d'artistes ont donné surtout dans la reconstitution historique : l'un des plus prolifiques a été Leo Schnug (1878-1933) qui a fait place un peu à l'Antiquité et bien davantage au Moyen Age, à la Renaissance et aux guerres napoléoniennes. On rappellera notamment son grand tableau de l'entrée de l'empereur Sigismond à Strasbourg en 1414 (au Musée historique de Strasbourg) ou les décors muraux du Haut-Koenigsbourg ; parfois même, cet artiste n'hésitait pas à combiner les époques mêlant, principalement, sur des dessins de soldats en ligne ou en groupe – et pour le plaisir –, des guerriers médiévaux à des soldats révolutionnaires, sinon plus contemporains... On se souvient aussi de sa fascination particulière pour les guerres napoléoniennes, lorsqu'il traite de la retraite de Russie, ou du thème de deux grenadiersⁱ, etc. On n'oubliera pas Joseph Sattler (1867-1931) et certains de ses travaux réalisés dans le contexte du Groupe de Saint-Léonard (comme la *Guerre des paysans* de 1525) ou encore sa magistrale reconstitution du monde des *Widertäufer* de Münster.

Dans divers pays, et en France particulièrement, l'épopée napoléonienne avait inspiré des « peintres d'histoire » : il y a, d'une part, ceux qui ont peint les événements de l'Empire (par ex., couronnement impérial, batailles), à l'époque même où ils déroulaient ou peu après ; ultérieurement, surtout après 1840, la peinture historique (de reconstitution) s'est toujours beaucoup tournée vers des événements napoléoniens (voir par ex. Meissonnier). Au moment de la guerre de 1870-71, et dans le cas de la seule Alsace, s'il y a eu, certes, des dessins faits en direct (par Touchemolin par ex.), ce sont les photographes, plus que les peintres, qui se sont mis en évidence ; d'ailleurs, une partie des dessins et lithographies, publiés par les artistes peu après, s'inspirait même directement des photos faites par les Winter, Baudelaire, Saglio et Peter...ⁱⁱ. L'un des derniers artistes d'Alsace à faire une assez grande place à la peinture d'histoire a été Robert Heitz (1895-1984)ⁱⁱⁱ.

Les définitions des catégories de peintures comme peinture d'histoire, peinture de guerre ou encore peinture de batailles ne sont pas extrêmement rigoureuses, puisque les peintres qui se sont livrés à des restitutions de scènes antiques – éventuellement vieilles de millénaires ou même mythiques - ou encore médiévales, sont en quelque sorte logés à la même enseigne que ceux qui ont rendu compte, de façon immédiate, de l'actualité d'événements historiques ou de batailles auxquels ils ont assisté (et qu'ils ont éventuellement croqués) ou sur lesquels ils ont bénéficié de relations de participants ou témoins directs. Certains de ces peintres « de l'actualité » étaient en quelque sorte, selon une expression récente, *embedded*, soit embarqués dans le convoi même des armées : si ce système d'embarquement concernant des journalistes et photographes (pour mieux contrôler leurs productions) n'a été théorisé que récemment (en 2003, par les Américains au moment de la guerre en Irak), il est vieux comme le monde...

A des peintres intéressants en lien avec l'Alsace, qui ont été des peintres de l'actualité d'événements, comme Benjamin Zix (1772-1811)^{iv} et Gustave Doré (1832-1883)^v, - qui, à la fin du XVIIIe s. ou au XIXe s., ont donc fourni des vues de faits ou de bataille quasiment au moment où elles avaient lieu -, il convient maintenant d'ajouter Henri Zuber (1844-1909). Zix accompagnait les troupes sur des champs de bataille et Doré disposait de témoins en quelque sorte immédiats d'événements de l'histoire. Une petite découverte récente montre que Zuber a été, apparemment, le seul artiste ayant rendu compte par le dessin du voyage maritime qui conduisit, en 1864, Maximilien de Habsbourg, devenu empereur du Mexique, d'Europe au Mexique : il était un témoin de premier plan, puisqu'il se trouvait dans le navire d'escorte français qui accompagnait le bateau impérial.

Maximilien, empereur du Mexique

Maximilien, archiduc d'Autriche-Hongrie, devenu empereur du Mexique, est une figure tragique bien connue de l'histoire du XIXe siècle. Les conditions de son accession au trône d'empereur du Mexique et, en particulier, les manœuvres de puissances européennes, Napoléon III en tête, pour faire pièce aux Etats-Unis d'Amérique, s'entredéchirant dans la Guerre de Sécession, ont été longuement étudiées par les historiens. Maximilien, jeune frère de François-Joseph, empereur d'Autriche-Hongrie, avait éprouvé déjà bien des mécomptes en tant que vice-roi du Royaume de Lombardie-Vénétie depuis 1857, perdant notamment la Lombardie en 1859. Au préalable, même dans le cadre de ses fonctions de vice-roi, il avait pris déjà des distances avec le pouvoir, choisissant de développer la marine de guerre autrichienne, préférant des voyages et s'investissant dans la construction du château de Miramar, à quelques kilomètres au nord de Trieste.

L'Empire français avait soutenu le roi de Sardaigne, Victor-Emmanuel II, et combattu à ses côtés en Italie contre l'Autriche et ainsi largement contribué à la perte par celle-ci de la Lombardie. Malgré les tensions et les guerres, des liens étaient maintenus entre grandes puissances. Français, Anglais, Espagnols et Belges s'étaient engagés dans une hasardeuse expédition au Mexique : hors les Français, ces alliés de circonstance contre le gouvernement de Benito Juarez s'étaient retirés du Mexique dès 1862. Napoléon III, seul, tentait de contrôler le jeu mexicain d'abord en occupant le pays, en multipliant les manœuvres et en encourageant la création d'un Empire. Les conservateurs mexicains en conflit avec Benito Juarez, président de la République du Mexique, firent le choix de l'archiduc Maximilien, choix qui convenait bien aux Européens : à Napoléon, car il aurait été convaincu de contribuer à la nomination d'un parent (Maximilien passait pour être le fils du duc de Reichstadt), aux Belges, car Maximilien avait épousé Charlotte, fille de Léopold, roi des Belges, à François-Joseph enfin, car son frère, bien plus populaire que lui, constituait une menace pour son trône... Il y eut de multiples tractations et même une Convention préparée au château de Miramar, validée ultérieurement à Paris. Les conservateurs mexicains trompèrent Maximilien sur les attentes du peuple mexicain et, malgré des mises en garde de son entourage, Maximilien accepta la couronne du Mexique en octobre 1863. Napoléon multiplia les promesses de soutien et s'engagea financièrement aux côtés de Maximilien. Celui-ci dut même, à la demande de François-Joseph, renoncer définitivement à ses droits à la couronne d'Autriche.

Ce qui frappa beaucoup les contemporains fut la fin dramatique de cette expérience mexicaine. Le corps expéditionnaire français avec Bazaine se retira en 1866, sous la pression des Etats-Unis où la Guerre de Sécession avait pris fin. La situation de Maximilien et de son camp empira rapidement : Charlotte, devenue l'Impératrice Carlota, courut en Europe à la recherche d'aides et de secours lorsque la situation s'aggrava. Si avant le départ pour le Mexique, Napoléon III et Eugénie avaient reçu Maximilien et son épouse avec de grandes démonstrations d'amitié, cette fois-ci, Carlota trouva porte close à Paris. Le Pape qui avait été très attentionné, lors d'une visite à Rome, au début du voyage de Maximilien et Charlotte vers le Mexique, assura qu'il ne souhaitait pas se mêler de questions temporelles. L'impératrice eut même une crise de paranoïa à la sortie de l'entrevue avec le Pape et sombra progressivement dans la folie. L'exécution de Maximilien en juin 1867, à Querétaro, eut un très grand retentissement. Manet, s'en inspirant, en fit des tableaux fameux (parmi les seuls intégralement conservés, une version à Boston et une seconde à Mannheim).

Le voyage maritime de Miramar / Trieste à Veracruz : une relation littéraire due à la comtesse Kollonitz

Maximilien avait organisé une partie de sa vie autour du château de Miramar à quelques kilomètres au nord de Trieste. Ayant accepté la couronne impériale du Mexique, il lui fallut bien entendu abandonner ce château et l'Europe. Le voyage maritime qui mena Maximilien et Charlotte au Mexique est connu par des évocations dans des *Mémoires* de personnages qui furent des proches de Maximilien, mais ces informations sont généralement assez lapidaires, il y est davantage question de réunions techniques, de programme de gouvernement et de préparatifs politiques. Il existe cependant sur ce voyage une relation littéraire qui fut rédigée par la comtesse Kollonitz, dame de la Maison d'Autriche, qui faisait partie de la suite de l'impératrice Charlotte. L'ouvrage de Paula Kollonitz, *Eine Reise nach Mexico im Jahre 1864* / « Un Voyage vers le Mexique au cours de l'année 1864 », connut un succès extraordinaire, il devait être traduit aussitôt dans de nombreuses langues... à l'exclusion du français^{vi}.

Cet ouvrage est un journal de voyage retraçant les diverses étapes du voyage maritime de façon détaillée et sur un mode assez enlevé (au départ, la situation était certes un peu compliquée, mais rien n'était encore tragique) : on assiste ainsi à la scène des adieux au château de Miramar, au départ de la « Novara », navire en quelque sorte amiral de Maximilien, flanqué d'un bateau français, la frégate « La Thémis », puis au passage devant Trieste. Quittant en principe définitivement l'Europe, Maximilien et Charlotte font des visites de courtoisie prolongées à Rome : au lieu de voguer vers Gibraltar en quittant l'Adriatique, la petite flottille contourne donc la botte italienne, traverse le détroit de Messine et remonte vers Civitavecchia, où elle fait escale. Le séjour se prolonge à Rome, il est marqué par de multiples réceptions. Le pape se montre affable : après avoir reçu le couple en partance, il leur rend, à son tour, visite dans leur palais... Le voyage reprend, par le détroit de Bonifacio, Maximilien va rejoindre l'Espagne ; après avoir longé la côte d'Alicante, un nouvel arrêt est marqué à Gibraltar, où a lieu une réception et où l'entourage impérial trouve le temps d'assister à une course... Avant la grande traversée, escale est faite à Funchal, sur l'île portugaise de Madère, à laquelle les Habsbourg manifestent un attachement particulier (l'impératrice Elisabeth y a séjourné). Quelques problèmes surgissent au moment de la traversée (la frégate autrichienne manque de charbon..., cf. encore plus loin), puis de nouvelles étapes ont lieu dans les Caraïbes, à la Martinique et à la Jamaïque, marquées chaque fois par des réceptions. L'arrivée se fait à Veracruz dans une ambiance singulière. Au lieu de repartir aussitôt comme prévu, la comtesse Paula von Kollonitz, comme les autres membres de la Maison d'Autriche, qui ont assuré l'accompagnement, sont amenés (quasiment contraints) à demeurer encore quelque temps au Mexique.

Malgré le succès international de son journal de voyage, Paula Gräfin Kollonitz (Paula Comtesse Kollonitz) reste peu connue : il ne semble pas qu'une étude soit consacrée à la personne de Paula Kollonitz. On s'est intéressé à elle en tant qu'écrivain femme, au contenu de son ouvrage, mais il ne semble pas que l'on se soit intéressé particulièrement à sa biographie. Née en 1830, elle devait décéder en 1890. Elle serait d'ancienne noblesse croate, mais on ne sait dans quelles conditions elle a été intégrée dans la Maison d'Autriche (*oesterreichischer Hofstaat*) : elle apparaît liée à la comtesse Zichy-Metternich, dont le mari est le responsable de la suite de Maximilien lui-même. Tous trois figurent dans la suite de Maximilien et de Charlotte lorsque le couple impérial entreprend le voyage transatlantique de Trieste au Mexique. Le comte de Zichy, son épouse, comme la comtesse Kollonitz assurent l'accompagnement jusqu'au Mexique et reviennent en Europe peu avant la fin de l'année 1864.

La comtesse Kollonitz semble avoir tenu un rang élevé dans la hiérarchie du *Hofstaat* et apparaît dans l'entourage de Charlotte, devenue l'impératrice Carlota, comme la

dame de cour la plus proche de celle-ci avec le *Obersthofmeister* (forme de *lord Chamberlain*): au moment d'une escapade dans les ruines de Rome, ce sont les seules personnes qui accompagnent Carlota. Cette dernière avait une haute conscience de sa fonction, elle était très fière de son propre lignage de noblesse (issue de lignées royales ou impériale, ainsi des Orléans ou encore des Habsbourg, comptant comme son mari, Maximilien, Charles Quint parmi ses aïeux) : elle prit modèle sur les règles de cour de l'Espagne des XVI^e et XVII^e s. et, au quotidien, elle se serait montrée particulièrement vigilante sur l'étiquette.

A travers son ouvrage, Paula Kollonitz apparaît comme une personne de très bonne culture, vive, curieuse, écrivant fort bien et de façon bien plaisante. Plus âgée de dix ans que l'impératrice, elle manifeste un attachement à son endroit, le souci même de celle-ci, qui ne semble pas seulement lié à sa propre fonction auprès de Carlota, ceci transparaît parfois dans son journal.

La suite autrichienne affectée plus particulièrement à l'impératrice pour le voyage aurait dû revenir en Autriche dès le moment où le couple impérial posait le pied sur le sol mexicain à Veracruz. Or, le degré d'impréparation au Mexique était total, les conservateurs mexicains avaient donné à Maximilien un grand nombre d'assurances qui se révélèrent pour le moins inexacts : les dames mexicaines prévues pour constituer la suite impériale sur le sol mexicain n'étaient pas à Veracruz, de plus la fièvre jaune sévissait dans cette ville... La Maison d'Autriche resta donc en fonction auprès de Carlota au Mexique bien plus longtemps que prévu. Paula Kollonitz assista ainsi à l'arrivée à Mexico de Maximilien et y vécut les premiers temps de l'installation. Elle fut un témoin essentiel de cette première période, une excellente observatrice du pays et de ses mœurs, elle saisit fort bien la complexité de la situation (attitude fort peu coopérative des Français, animosité et mauvais coups parfois de Bazaine, chef du corps d'expédition notamment, hostilité du haut-clergé local, etc.). Paula Kollonitz ne repartit de Mexico que cinq mois après l'arrivée à Veracruz : son bateau, où le confort fut bien moindre qu'à l'aller, n'accosta à Saint-Nazaire que le 15 décembre 1864^{vii}. Dans l'ouvrage de la Paula Kollonitz, le voyage aller comprend quelque soixante-dix pages, le seul séjour au Mexique plus de cent cinquante et le voyage de retour, une vingtaine.

Le surgissement d'Henri Zuber : une relation dessinée unique du voyage de Maximilien

Bien que des études anciennes et une monographie récente lui aient été consacrées, Henri Zuber^{viii} reste un peintre encore relativement méconnu, à tort, car il se révèle fort intéressant. Son grand-père est le fondateur de la manufacture fameuse de papiers-peints de Rixheim en Haute-Alsace. Né en 1844, Henri Zuber fit d'abord sa scolarité en Suisse alémanique, puis on le retrouve à Strasbourg et, ensuite, apparemment, à Paris (préparation de Navale ?). Il semble avoir dessiné très tôt. Au tout début des années 60, il est à Brest où il fait la connaissance du peintre de marine Etienne Mayer, dont il suit des cours pendant deux ans. Henri Zuber acquiert, là, un incontestable métier (bon apprentissage de peintre de marine), ce qui s'observe ensuite dans le détail du dessin des bateaux ou des ambiances portuaires. A Brest, il fait principalement ses études à l'Ecole Navale dont il sort en bon rang (14^e sur 66) et il sert, à sa sortie, comme aspirant de marine sur le « Montebello ». Peu après, au début de 1864, il est attaché à la frégate « La Thémis » qui est précisément le bateau d'escorte que l'empereur Napoléon III va mettre à la disposition de Maximilien I^{er} du Mexique pour le voyage de Trieste au Mexique. C'est au cours de cette mission que Henri Zuber, à peine âgé de 20 ans, réalise une importante série de dessins qui rendent compte de ce voyage maritime – de ses diverses escales notamment - vers le Mexique.

Concernant ce voyage effectué par Henri Zuber, les informations publiées jusqu'ici sur ce voyage sont brèves. On sait ainsi, par un tableau biographique affiché sur le site de l'Association Henri Zuber, que lors du voyage de la « Thémis », Henri Zuber réalise de « premiers croquis et esquisses d'Italie ». Egalement qu'il « illustre son journal de bord de nombreux croquis, esquisses et caricatures » (mais cette dernière information semble valable surtout pour le voyage suivant qui le mène en Extrême-Orient). Henri Zuber écrit de longues lettres à sa mère notamment (toujours pendant le voyage en Extrême-Orient), si des lettres similaires existent pour le voyage vers le Mexique, elles pourraient constituer une source supplémentaire fort intéressante. Il est vraisemblable que d'autres sources, portant sur ce premier voyage maritime important, sont encore à exploiter.

Un ensemble de dessins du voyage d'Henri Zuber à bord de la « Thémis » a refait surface chez un marchand strasbourgeois^x. Il comprend 27 feuilles (et 28 dessins). Ces feuilles étaient détachées d'un carnet à dessin au moins ; il n'est pas exclu qu'il y ait eu un second calepin (vraisemblablement existe-t-il encore d'autres dessins - et calepins ? – chez des descendants d'Henri Zuber. Les dimensions de ces dessins sont en général de 16,8 x 26,2 cm ; trois dessins sont sur des papiers plus blancs (N° 1, 6 et 27, ce dernier étant un peu raccourci). Les dessins sont majoritairement faits au crayon à papier, avec des appoints de crayons de couleurs parfois très discrets, rarement plus soutenus. Dans quelques cas, Zuber a rajouté des rehauts blancs, par exemple à la gouache (ces rehauts ont souvent viré). L'ordre de ces dessins, au moment de la découverte, était peu cohérent : l'Italie alternait avec les Caraïbes, puis on revenait à Venise ou Trieste. Un dessin seulement est signé (N° 3 de l'ordre reconstitué, voir *Annexe*) et seuls deux dessins sont datés (N°1 et 27). Les titres permettaient de retrouver un certain ordre géographique, mais 9 dessins n'étaient pas intitulés, dont l'un des dessins majeurs, consacré au départ de Miramar ! (N°6 de l'*Annexe*). Le nom de Zuber puis l'identification du château de Miramar ont ensuite éclairé tout l'ensemble : un ordre à peu près logique a pu être établi, mais l'éclaircissement majeur est venu de la lecture du journal de voyage de la comtesse Kollonitz.

Les premiers dessins (N°1 à 5) sont en quelque sorte antérieurs à la prise de plume de Paula Kollonitz. La frégate « La Thémis » se trouve en février dans la rade de Villefranche-sur-Mer qui est le port d'attache principal de la marine impériale, c'est de là que cette frégate prend la mer pour rejoindre Trieste. La frégate traverse le détroit de Messine et remonte vers le golfe de Trieste. Elle fait visiblement escale à Venise qui est à peine à 100 miles marins de Trieste pendant que Maximilien effectuait encore ses préparatifs dans son château de Miramar près de Trieste. Les dessins d'Henri Zuber documentent le voyage de la « Thémis » depuis le départ de Villefranche. A une vue de Villefranche, succède une vue de volcan en pleine mer (que Zuber intitule, à tort, Le Mont Etna, alors qu'il s'agit certainement du Stromboli dans les îles éoliennes ou Lipari). Au moment de l'escale (probablement de plusieurs jours) à Venise, Henri Zuber visite la ville et fait plusieurs dessins. A partir de l'arrivée à Miramar, les deux témoignages, celui de la comtesse Kollonitz et celui de Henri Zuber marchent en quelque sorte en parallèle et les deux contributions vont constituer comme les deux voix d'une même partition.

Il est possible que la comtesse Kollonitz n'ait pas prêté grande attention au jeune officier de marine français, le seul officier français qu'elle cite est le commandant Morier. Cependant, Henri Zuber étant certainement germanophone, il a très probablement été conduit à jouer un rôle dans les contacts entre la « Thémis » et la « Novara » ; peut-être même était-il une forme d'officier de liaison entre le commandant Morier qui commandait la « Thémis » (et était bien connu de Paula Kollonitz) et le commandement de la « Novara », sinon même avec la suite impériale ? Si un assez grand nombre de personnes ont pu se trouver quelquefois dans le cortège impérial (à Funchal, à la Martinique notamment), des représentants de la « Thémis » – donc Henri Zuber – étaient certainement très présents lorsqu'une partie de cette suite débarque à la Martinique, terre française, à l'occasion de

réceptions et d'une excursion à l'intérieur des terres. Mais la place de Henri Zuber était principalement à bord de la « Thémis » qui naviguait aux côtés de la « Novara » : à diverses reprises, d'après ses dessins, Zuber représente ainsi la « Novara » vue certainement depuis le pont de la Thémis, ainsi au départ de Miramar ou à l'escale de Gibraltar, ou encore voguant au milieu des îles éoliennes.

A partir du départ de Miramar-Trieste, les dessins de Zuber et le texte de l'ouvrage de la comtesse Kollonitz sont en quelque sorte en résonnance permanente, cette concordance est soulignée dans les légendes détaillées de l'*Annexe*. La petite flottille contourne le sud de l'Italie, passe par le détroit de Messine et va faire escale à Civitavecchia. Paula Kollonitz rend compte de façon assez détaillée de la partie audiences et réceptions officielles qui marquent, à Rome, le départ de Maximilien pour le Mexique ; elle visite aussi le Colisée, les ruines du Forum romain. De son côté, Henri Zuber avait dessiné le passage de la « Novara » devant les îles Lipari et croqué quelques vues de la Campagne romaine et, à Rome, le Colisée et le Forum... La flottille reprend la mer au bout de quelques jours, passe par le détroit de Bonifacio selon les indications de Paula Kollonitz, puis longe la côte orientale de l'Espagne avant de faire escale à Gibraltar : Zuber représente la côte d'Alicante (deux dessins), puis la « Novara » à l'ancre à Gibraltar. Avant la grande traversée de l'Atlantique, une halte est encore marquée à Funchal, capitale de l'île portugaise de Madère, île bien connue des Habsbourg : Zuber montre l'approche de l'île (deux vues dont une vue générale de Funchal), puis il décrit deux villas, entourées de végétation tropicale, l'une en particulier est bien inscrite dans le paysage montagneux ; pour sa part, la comtesse Kollonitz narre assez longuement une visite à Funchal où deux villas sont visitées et s'extasie sur le foisonnement de la végétation.

La traversée n'est, pour le moment, connue que par l'ouvrage de la comtesse : elle parle des difficultés de la navigation dans la zone des alizés, du ralentissement (le bateau se trouva encalminé dans le « pot-au-noir ») et, en conséquence, des fortes difficultés de la « Novara », bloquée par l'absence des vents et surtout par l'insuffisance des réserves de charbon à bord. Il se joue ensuite un épisode assez singulier : la « Thémis », plus grande et bien mieux pourvue en réserves de charbon, va être contrainte de remorquer la « Novara » jusqu'aux approches des Antilles... Cet épisode, semblant porter atteinte aux fiertés nationales respectives, est donc mal vécu des deux côtés : les Autrichiens et Mexicains à bord de la « Novara » voient le navire impérial assez peu glorieusement tracté par un bateau étranger... ; les Français, contraints de réaliser ce remorquage, sont furieux, car leur bateau est une frégate de guerre et non un vulgaire remorqueur...

Une fois les vents retrouvés, la « Thémis » a pris un peu d'avance pour faire préparer, à Fort-de-France, des réserves de charbon destinées à la « Novara ». Avec une vue d'une petite installation technique probablement en bord de mer, nous retrouvons Zuber dessinant à la Martinique ; il figure également deux vues de la forêt vierge, ces dernières correspondant à la description d'une excursion dans la jungle martiniquaise que fait la comtesse Kollonitz. Avant l'arrivée à Veracruz, une dernière escale a lieu encore en Jamaïque, à Port-Royal dont témoignent la comtesse et le dessinateur. L'arrivée à Veracruz marque pour la « Thémis » - et Zuber - la fin de la mission d'escorte. Il y a lieu de reconnaître une rue de Veracruz dans l'avant-dernier dessin de Zuber ; la comtesse a laissé une vision assez sombre de cette ville, installée dans un marécage, où règnent des odeurs fétides et où sévit la fièvre jaune. Les chemins des deux témoins de ce voyage se séparent : la suite de l'Impératrice qui relevait toujours de la Maison d'Autriche aurait dû s'arrêter également à Veracruz et revenir en Europe, mais ce ne fut pas le cas (cf. plus haut) ; en contrepartie, la « Thémis » repartit et elle fit encore, selon un dernier dessin de Zuber, escale assez longuement à la Martinique où elle se trouve encore en juillet 1864. La comtesse, revenue en Autriche, prendra le temps de mettre au net son journal de voyage, de trouver un éditeur et sa *Reise nach Mexico im Jahre 1864* va paraître bien avant l'exécution de

Maximilien, le retentissement de l'ouvrage est tel qu'une seconde édition étoffée de peu et au tirage certainement bien plus important (c'est habituellement celle-ci que l'on trouve) est tirée par l'éditeur viennois ; puis l'ouvrage est traduit en diverses langues. En contrepartie, les dessins de Zuber devaient tomber dans un oubli quasi-total.

Une autre révélation à l'actif de Zuber : la Corée

On ne peut manquer d'évoquer, au moins brièvement encore, la carrière d'Henri Zuber au-delà de ce voyage vers le Mexique. Dans les années immédiates qui suivirent, il poursuivit dans un premier temps – pendant quelque trois ans encore - sa carrière d'officier de marine. Il est affecté à la corvette « Le Primauguet » et va passer près de trois ans en mer, principalement en Extrême-Orient. Par le tableau biographique du site consacré au peintre Henri Zuber, on apprend que « Le Primauguet » rejoint l'escadre de Chine et du Japon non sans connaître quelques aventures. La corvette contourne le Cap de Bonne Espérance, et, là, le vaisseau s'échoue, elle fait escale à l'île Maurice, puis rejoint la Mer de Chine : Zuber découvre alors le Japon, la Chine et, enfin, la Corée où il débarque à Kang Hua. Ultérieurement, il revient en France par Java, Sydney, et la Nouvelle Calédonie.

Dans la continuité du voyage vers le Mexique, Zuber établit une relation de voyage par le dessin. Il représenta les paysages vus au moment du voyage aller (Cap-Vert, Bonne-Espérance, île Maurice, Saigon). Il multiplia les dessins en Chine et au Japon^x. A la différence de ses voisins, la Corée était toujours restée en dehors du processus colonial et elle était restée en dehors des circuits et donc des récits de voyages occidentaux. Des tentatives de christianisation avaient eu lieu à partir de l'extrême fin du XVIIIe s. (des Coréens convertis à l'extérieur du pays, y étaient revenus comme missionnaires) ; des amorces de missions européennes furent créées au XIXe s. mais plusieurs vagues de persécution limitèrent l'expansion chrétienne. Une nouvelle et importante persécution de catholiques en Corée (où des missionnaires français et aussi quelques milliers de chrétiens coréens avaient été massacrés) entraîna, en 1866, une expédition punitive menée par des bâtiments de la marine française présente en Mer de Chine : la corvette « Le Primauguet », sur laquelle servait Henri Zuber fut en première ligne. C'est au cours de cette mission menée principalement en septembre-octobre 1866 que le contre-amiral Roze, commandant des forces navales des mers de Chine et, pour l'occasion, à bord du « Primauguet », fit enlever les fameux manuscrits coréens...

Henri Zuber, une nouvelle fois, se trouva donc aux premières loges : il participa au relevé hydrographique des côtes de Corée, procéda au relevé du plan de mouillage de l'île Boisée, qui serait appelée actuellement "île Zuber", et dessina une carte de Corée. Mais surtout, à côté de ces relevés techniques, il fit également d'autres dessins, montrant paysages et monuments. Il fut ainsi le premier peintre européen à représenter des paysages du « royaume ermite », la Corée, qui était restée obstinément fermée jusque-là.

Le hasard des affectations, d'abord sur la frégate « La Thémis », puis sur la corvette « Le Primauguet » firent que Henri Zuber, qui était déjà un excellent dessinateur avec un bon bagage d'apprenti « peintre de marine », ramena de ses expéditions des témoignages historiques essentiels. Au retour d'Extrême-Orient, il avait à peine 24 ans ! Il revint de ces voyages avec la conviction qu'il ne pouvait vivre que comme artiste, il en convainquit ses parents. Zuber abandonna la carrière d'officier de marine et entra alors, en 1868, dans l'atelier parisien de Gleyre, que Monet et d'autres, qui furent l'avant-garde des années 1870, venaient de quitter en claquant la porte. Les travaux ultérieurs de Zuber ne furent plus novateurs, ils sont caractérisés par la marque notamment de la tradition de Barbizon. Henri Zuber multiplia les paysages de l'Île de France, de Côte d'Azur ou d'Alsace ; il revint en Italie, séjourna en Hollande, et en Angleterre. Il se passionna singulièrement pour les jardins de Versailles...

ⁱ Il s'agit certainement d'illustrations du poème d'Heinrich Heine, *Die beiden Grenadiere*, mis en musique ultérieurement (*Lied* de Schumann), qui parlait beaucoup aux âmes romantiques : on imagine fort bien ce poème récité, avec les trémolos d'usage, par Schnug ou les frères Matthis...

ⁱⁱ Les albums de photographies des effets du bombardement de Strasbourg ont été multipliés, certaines séries de photos étant faites à la demande de l'armée allemande. Baudelaire, Saglio et Peter ont été eux-mêmes les éditeurs de 1870, *Siège et bombardements de Strasbourg*, dessins de Touchemolin (d'après les photos des éditeurs), texte de Paul Ristelhuber ; ailleurs, E. Schweitzer s'est inspiré de photos de Winter ou encore des trois autres photographes cités. Dans le cas de l'armée allemande, divers *Armeemaler* ou *Schlachtenmaler* comme Theodor Rocholl, Wilhelm Camphausen, etc. étaient engagés pour accompagner les corps d'armée en 1870, d'autres, comme Feodor Dietz, sont venus peu après ; il y avait également quelque sept photographes appointés dont une partie a « travaillé » principalement en Alsace (Karl Schwier, Paul Sinner notamment.).

ⁱⁱⁱ S'inspirant de peintres de la Renaissance italienne ou encore de Rubens, Heitz a représenté des scènes de bataille (par ex., batailles ayant eu lieu en Alsace : Strasbourg en 357, Hausbergen 1262, Saverne 1525). Il a nourri un intérêt particulier pour l'Antiquité historique ou mythique, s'intéressant aux paysages, mais également aux personnages. Voir Pétry François, « Thèmes antiques dans l'œuvre peint de Robert Heitz (1895-1984) », *Cahiers alsaciens d'archéologie, d'art et d'histoire, Mélanges offerts à Robert Will*, tome XXXII, p. 17-47.

^{iv} A propos de Benjamin Zix, voir, en dernier lieu, la notice biographique due à Albert Châtelet, *NDBA*, N° 41, 2003, p. 4393-4394. Cet artiste passa une partie de sa vie au contact de l'armée : il fut volontaire en septembre 1792 et resta sous les drapeaux jusqu'en 1800 (à partir de 1798, il était attaché comme dessinateur au général de Schauenbourg). Ultérieurement, entre 1806 et 1808, il suivit la Grande Armée en Allemagne notamment : il a multiplié des vues de passage du Rhin, de bivouacs et il a vu bon nombre de sites de batailles ; divers dessins sont certainement pris sur le vif, ainsi près de Lutzen, etc. : sa vue des affrontements la bataille d'Iéna à laquelle il n'a pas assisté, repose cependant sur des témoignages.

^v Gustave Doré a créé une œuvre protéiforme, on ne retiendra ici que quelques exemples de ses contributions. Au moment des tensions avec la Russie qui débouchèrent sur la Guerre de Crimée, il s'en prit à la Russie par une forme de bande-dessinée charge, l'extraordinaire *Histoire de la Sainte Russie*, ouvrage rempli d'inventions débridées et étonnantes ; lors de la guerre que Napoléon III mène, aux côtés de Victor-Emmanuel, contre les Autrichiens en Italie du Nord, il produisit trente et une gravures de batailles (dix sur double page) pour le *Supplément du Journal pour Tous*, N° 218 à 232 paru du 4 juin au 10 septembre 1859. Doré fournit aussi au *Monde illustré* quelques gravures sur bois de très grand format - 70 sur 90 cm (image seule 47,5 x 68,5 cm) – qui parurent en « Suppléments ». Sur la gravure du *Monde illustré* du 2 juillet 1859, qui, près d'un mois après les combats, montre la bataille de Magenta, le « mode opératoire » de Doré est précisé : (Dessin) *Exécuté par M. Doré, d'après les documents envoyés par M. Durand-Brager*. Doré n'était donc pas sur place, mais disposait de vues faites sur place par un ou des dessinateurs commissionnés.

^{vi} Paula (Gräfin) Kollonitz, *Eine Reise nach Mexiko im Jahre 1864*, Vienne, Carl Gerold, 1867, 4 p., 244 p. La première édition de 1867 (faible tirage ?) semble avoir été épuisée très rapidement et une seconde édition révisée et augmentée de quelque trois pages (au tirage certainement bien plus important) parut également au cours de la même année 1867, encore avant l'exécution de Maximilien. On ne s'explique pas l'absence d'une traduction française de cet ouvrage, sinon par un désintérêt aussi fort que soudain pour cet épisode et le Mexique où la France avait cependant été très impliquée. Dès l'arrivée à Veracruz, les Français n'y sont pas toujours favorablement présentés, loin de là (morgue, coterie et cabales, double-jeu). Peut-être y avait-il un manque de curiosité pour des ouvrages paraissant en allemand, mais aussi le souci d'un éditeur éventuel de ne pas déplaire à Napoléon III ? On signalera les traductions : *The Court of Mexico* par J.E. Ollivant, Londres, Saunders Otley, 1868, 308 p. ou *Un viaggio al Messico* par la Marchesa Dondi-Dall'Orologio, Florence, Presso Pietro Ducci, 1868 ou encore *De eerste Dagen Van Het Mexicaansche Keizerrijk 1867* par H. C. Rogge (date de parution non établie, reprint récent). La traduction en espagnol est nettement plus récente, *Mexico en 1864* (traduit depuis la version italienne par Neftali Bertran), Fondo de Cultura Económica, Mexico, 1984. Une partie de ces ouvrages sont lisibles sous Google books.

Cette période de l'histoire européenne et mexicaine continue de passionner : des auteurs récents, comme l'Américaine C. M. Mayo ou le poète mexicain Fernando del Paso ont consacré divers travaux à Maximilien et à son époque. Le Ve Séminaire international de l'Association des historiens sur la Réforme, l'Intervention française et le Second Empire (ARISI) a tenu colloque en novembre 2008 à Paris avec comme thème

“L’intervention française au Mexique : Impacts culturels et scientifiques dans les deux pays” (Paris, 27 et 28 novembre 2008 Amphithéâtre Louis Liard, en Sorbonne). L’intérêt pour Maximilien et notamment pour son exécution semblent ne cesser de croître (voir aussi l’intérêt montré pour les photos de François Aubert et autres). Au moment de contacts par correspondance avec des spécialistes mexicains, à propos de cette série de dessins de Zuber, le meilleur accueil m’a été fait. Je voudrais exprimer ma reconnaissance particulière à Mme la Prof. Patricia Galeana, également au Dr. Konrad Ratz qui a écrit de nombreux ouvrages sur Maximilien, par exemple, *Ein Kaiser unterwegs, die Reisen Maximilians von Mexiko 1864 - 1867 nach Presseberichten und Privatbriefen*, Tepexcucapan, Amparo Gómez, 2007, ou « *Vor Sehnsucht nach dir vergehend* », *der private Briefwechsel zwischen Maximilian von Mexiko und seiner Frau Charlotte*, Vienne-Munich, Amalthea, 2000 ; Konrad Ratz a sous presse chez Conacultura, Mexico, un nouvel ouvrage, *Los viajes de Maximiliano en México*.

^{vii} Dans le bref résumé placé en tête du Xe et dernier chapitre de son ouvrage, p. 201, la comtesse Kollonitz assure, apparemment soulagée : *Alles hat ein Ende, auch eine Reise nach Mexico*.

^{viii} Pour la Bibliographie d’Henri Zuber, voir l’ouvrage d’Henri Blech, *Henri Zuber, De Pékin à Paris, Itinéraire d’une passion*, SOMOGY, Paris, 2009. Egalement le site internet « Henri Zuber peintre » : on y trouve les quinze *Lettres* publiées par l’Association Henri Zuber, entre 1999 et 2005 qui sont souvent fort intéressantes (informations de sources inédites, assez nombreuses oeuvres reproduites).

^{ix} Cet ensemble de dessins, sans identification autre que l’attribution à Zuber, m’a été signalé par Guillaume Dégé, professeur d’illustration à l’Ecole des Arts décoratifs de Strasbourg, auquel j’exprime ma sincère reconnaissance. Des marchands aussi s’étaient intéressés à ce lot de dessins, mais l’ensemble leur apparaissait peu intelligible. D’après le marchand vendeur, ils proviendraient d’une famille (apparemment parisienne) ayant déjà vendu précédemment divers tableaux de Henri Zuber.

^x Les *Lettres 6, 7 et 8* (respectivement des 6 novembre 2001, du 7 mai 2002 et du 8 novembre 2002) du site de Henri Zuber sont plus particulièrement dévolues au voyage effectué sur la corvette « Le Primauguet » : on y trouvera de nombreuses vues (principalement des dessins et aquarelles) consacrées aux diverses étapes, mais aussi à de nombreuses villes de Chine et du Japon (vues de remparts, de temples et d’autres monuments insignes) ; il s’y trouve aussi de délicieuses scènes de la vie quotidienne (scènes de rue, métiers, bains). Notons qu’un autre artiste ayant des liens avec l’Alsace, Félix Régamey, sillonna le Japon avec le collectionneur Emile Guimet, en 1876, en rapportant des dessins, photographies, mais aussi d’importantes collections.

^{xi} Voir de Zuber lui-même, « *Une expédition en Corée, 1866* » dans *Le Tour du monde illustré*, 1873. T. XXV, p. 401 et suiv. A signaler également, l’intérêt des Coréens pour les travaux de Zuber : article paru dans "CULTURE CORÉENNE N° 78" Printemps/Été 2009, Centre Culturel Coréen Av. d’Iéna Paris et, toujours en 2009, *Connaissance par les Îles, Relations Coréennes de La Pérouse à Zuber*, Ed. Jaimimages.

Annexe :

Description des dessins de Henri Zuber et corrélation avec le texte de Kollonitz

L’ordre des dessins a été reconstitué, le journal de voyage de la comtesse Kollonitz ayant fourni à partir du départ de Miramar-Trieste. Le titre original est en italique ; **ST** indique qu’Henri Zuber a laissé cette gravure sans titre ; un titre en romain et en gras, simplement descriptif, est donné par l’auteur à titre d’identification.

L’ouvrage de la Comtesse Paula Kollonitz, *Eine Reise nach Mexico im Jahre 1864*, 2^e édition allemande révisée, Vienne 1867, traduit dans de multiples langues mais non en français, est cité simplement par **Reise**. Une traduction de divers passages, souvent éclairants pour les dessins, est proposée dans quelques légendes, ici.

1. **Villefranche 12 février 1864**. La baie de Villefranche est le port d’attache principal de la marine de guerre du II^e Empire. En février 1864, Henri Zuber se trouvait à Villefranche, certainement comme « aspirant » sur « La Thémis » : il a réalisé ce dessin peu avant le départ pour Trieste. Vue assez classique de la baie (reprise en carte postale) avec une grande demeure de bord de mer au premier plan.

1bis Esquisse de figure de femme, au dos du dessin précédent.

2. **Le Mont Etna.** La frégate « La Thémis » traversa sûrement le détroit de Messine (il s'agit de la voie habituelle pour contourner l'Italie et gagner le nord de la mer Adriatique). Dans le cas de ce dessin, il apparaît que Zuber a confondu le Stromboli et l'Etna (l'artiste a d'ailleurs hésité, puisque l'on peut lire *St[romboli]* sous le *E* de l'Etna : l'Etna mentionné sur le dessin est davantage à l'intérieur des terres et non pas dans la mer comme représenté ici. Au moment du second passage du détroit de la « Thémis » en tant que navire d'escorte de la « Novara » de Maximilien du Mexique, le passage se fit à nouveau par ce détroit, au plus près du Stromboli : la description brève de Paula Kollonitz correspond également à cette vue dessinée antérieurement. V. *Reise* p. 11 : « Le Stromboli s'élève en forme de cône au-dessus de la mer, toute l'île est une montagne crachant le feu... ».
3. **Venise – Piazzetta San Marco.** Seul dessin signé de cette série, en bas, vers la droite, **H. Zuber**. La frégate de guerre « Thémis » ne pouvait entrer dans le port de Venise qu'avec l'agrément de l'Autriche, Venise étant restée sous contrôle autrichien jusqu'en 1866 (bataille de Sadowa). Ayant la mission d'accompagner jusqu'au Mexique Maximilien, empereur du Mexique et frère de l'Empereur d'Autriche-Hongrie, François-Joseph, la « Thémis » a donc fait une halte à Venise pendant que Maximilien s'affairait à ses préparatifs de départ à Trieste-Miramar. Henri Zuber a ainsi eu l'opportunité de visiter la ville et d'y faire plusieurs dessins, il y reviendra plus longuement encore une dizaine d'années plus tard.
4. **S.T. Vue de Venise : Canale dei Greci et église San Giorgio dei Greci.**
5. **Venise. Le Grand Canal. près du palais Cavalli.** Vue depuis le *Ponte de l'Accademia*, le *Palazzo Cavalli-Franchetti* occupe toute la partie gauche du dessin.
6. **S.T. Vue montrant l'embarquement de la suite de Maximilien devant le château de Miramar, le 14 avril 1864.** Voir la description qu'en fait la comtesse Kollonitz, dans *Reise*, p. 2-5 : « Aujourd'hui, régnait une grande animation dans et autour de Miramar, qui habituellement est silencieuse et solitaire comme un château de conte de fées s'élevant au-dessus des flots bleus de l'Adriatique... Lorsqu'après tout ceci [longs préliminaires de départ], nous entrâmes à la suite du couple impérial dans la cour de Miramar, une grande foule s'était rassemblée dans l'espace étroit... Une barque joliment décorée avec un baldaquin de velours rouge brodé d'or nous attendait. » En tant que marin, Henri Zuber se montre particulièrement attentif aux bateaux, drapeaux et pavillons : la barque est décorée de plusieurs drapeaux mexicains, d'autres drapeaux ornent encore d'autres bateaux et flottent sur les toitures de Miramar. « Ensuite, poursuit la comtesse Paula Kollonitz, les canons des deux frégates « Bellona » [frégate autrichienne venue saluer le départ de Maximilien qui avait été le commandant en chef de la marine autrichienne, au développement de laquelle il avait beaucoup contribué] et « Thémis », qui se déployaient devant nous dans un grand gala de pavillons et une beauté imposante, se mirent à tonner... La « Novara » fut gagnée et escaladée... La frégate française « Thémis » (Commandant Morier), que l'Empereur Napoléon avait désignée pour notre escorte nous suivit... Nous nous mîmes en route pour Trieste ... ». Depuis le pont de la « Thémis », où il se trouvait, Henri Zuber a dessiné cette scène particulièrement importante. Il représente la fumée dégagée par les coups de canons qui viennent d'être tirés par la « Bellona », la plus grande frégate de la marine autrichienne : cette frégate, qui n'est qu'esquissée ici, se trouvait entre la « Novara » et la « Thémis ».
7. **Trieste. Vue du port et de la ville de Trieste.** Comme toujours dans ces vues de Zuber, le port et la ville sont dessinés avec une grande finesse. Après l'exécution de Queretaro, en 1867, le corps de Maximilien, d'abord enseveli au Mexique (cf. photos de François Aubert) fut ramené à nouveau à bord de la même « Novara » à Trieste et présenté à Miramar avant d'être

transféré dans la crypte des Capucins de Vienne. Maximilien fut d'ailleurs réintégré, *post mortem*, dans ses droits à la Couronne autrichienne pour pouvoir être enterré dans la crypte impériale...

8. **Détroit de Messine – Pellaro.** La petite flotille de Maximilien vient de contourner le sud de l'Italie et vogue en direction de Civitavecchia, port qui doit permettre à la suite impériale de gagner Rome par chemin de fer. *Reise*, p. 9 : « Dans la nuit du 16 au 17, nous contournâmes le sud de l'Italie... ». Zuber montre, ici, le passage près du Cap Pellaro.
9. **Lipari Basiluzza Panarea Salina.** Voir *Reise*, p. 11-12 : « Nous n'avions pas encore perdu la Sicile des yeux que déjà les îles Lipari s'étendirent devant nous... Les autres îles lipariennes sont dispersées alentour et ne sont également que des pitons rocheux ... ». La « Thémis » précède ici la « Novara » et Henri Zuber, installé à la poupe, dessine la « Novara », passant devant les îlots rocheux des Lipari.
10. **Aqueduc romain. Rome.** Voir *Reise*, p. 13-14 : « Le 18 avril nous enveloppa d'un brouillard impénétrable... Soudain et de façon inattendue, nous avons atteint Civitavecchia ... ». Après les coups de tonnerre des canons et les cris de l'accueil, le cortège impérial se mit en route pour Rome à travers la campagne romaine. « Enfin nous nous trouvâmes assis dans les coupés du train spécial qui devait nous mener à Rome... ». Durant les réceptions multiples de Rome, où se trouvait aussi une partie de l'équipage de la « Thémis », Henri Zuber disposa de temps et put réaliser divers dessins de Rome et environs.
11. **Rome.** La vue n'a rien de romain au sens monumental, il s'agit d'un paysage idyllique des environs de Rome.
12. **Le Colysée. Rome.** Ce dessin du Colisée, apparemment dans une ambiance de soir, peut être mis en parallèle avec la description encore plus romanesque de la comtesse Kollonitz, bien que l'on ne sache pas si la visite de ce monument par le dessinateur et par la dame de cour eut lieu le même soir. Voir *Reise* p. 15 : «... vers 11 heures du soir, nous nous rendîmes au Coliseo. Sous les rayons de lune, tout était clair et beau lorsque nous arrivâmes sur place ; la première impression était saisissante, mais bientôt un brouillard épais s'installa autour de ces vestiges gigantesques de la grandeur romaine, de l'hybris romaine, et lorsque nous eûmes monté toutes les marches, un voile nous enleva le point de vue que nous cherchions. Le vertige me saisit... » .
13. **Arc de Sept(ime) Sév(ère)et temp(le) de Jup(iter)... Rome.** Vue du *Forum Romanum*. Voir *Reise* p. 21 : « Après que le pape nous eût quittés, l'Impératrice effectua en ma compagnie et en celle du grand maître de la Maison, une visite rapide vers les emplacements les plus célèbres, vers les temples, les arcs-de-triomphe, les colonnes et les fontaines... ».
14. **Côte d'Espagne près Alicante.** Au moment de ce voyage à travers la Méditerranée occidentale, la comtesse Paula Kollonitz a été moins attentive aux paysages entrevus : elle dit quelques mots de la Corse (détroit de Bonifacio), puis signale surtout le caractère plus agité de la mer lors de la traversée du Golfe de Lyon, Voir *Reise* p. 24 : « dans la nuit du 22 au 23, un vent fort s'éleva qui grossit considérablement en cours de journée, forma les premières vagues plus grandes et mit le bateau en fort mouvement... l'eau se précipita dans les cabines et magasins... Un brouillard épais nous cacha la vue des Baléares et de la côte espagnole... ». La comtesse eut assez souvent, au cours de ce voyage, des soucis avec l'eau qui arrivait jusque dans sa cabine (celle-ci se trouvait au pied d'un escalier, qui donnait apparemment directement sur le pont supérieur de la « Novara ».). Apparemment, Henri Zuber, quant à lui, se tenait, déjà par obligation, plus souvent sur le pont de la « Thémis », et a pu ainsi admirer et dessiner la côte espagnole près d'Alicante.

15. S.T. Apparemment autre vue du secteur côtier d'Alicante.

16. Gibraltar. Au premier plan, un peu à droite et à quelque distance du port principal, la « Novara » battant pavillon mexicain. La comtesse parle assez longuement de l'étape faite à Gibraltar, où la flottille arriva le 24 avril, voir *Reise*, p. 25 : « Le port était surchargé de bateaux, nous avons jeté l'ancre au loin... Nous avons tant de choses à voir... Le point de vue était magnifiquement beau et grandiose. Le rocher s'élève verticalement à une hauteur appréciable, prenant une forme et une grandeur impressionnantes... La ville de Gibraltar s'étend largement au pied du rocher et l'escalade jusqu'à une faible hauteur ». Il y eut, pour la suite impériale, visite (y compris des galeries de circulation dans le rocher), réceptions et même l'organisation de courses. Henri Zuber eut tout le temps de parfaire sa vue du port et du rocher.

17. S.T. Très probablement vue de l'île de Madère, dernière étape avant la grande traversée de l'Atlantique.

18. S.T. Vue générale de Funchal, de loin, depuis la mer. Maximilien connaissait Madère : sa première fiancée, Maria Amalia du Brésil, était allée à Madère pour se rétablir d'une tuberculose et y était décédée en 1853. Au moment de son voyage en Amérique du Sud, Maximilien s'était arrêté déjà à Madère.

19. Funchal. Henri Zuber manifeste, à Funchal, un intérêt particulier pour de petites villas et singulièrement aussi pour la végétation tropicale. S'agirait-il ici de la Villa Davis où l'Impératrice Elisabeth (Sissi) avait séjourné ? La comtesse Kollonitz a relaté une excursion sur l'île, Voir *Reise* p. 36-37 : « Nous nous rendîmes immédiatement à la Villa Davis... La villa est installée ...dans une mer de fleurs. Jamais, je ne vis des roses aussi magnifiques ! Et des verbénacées, des pétunias, des pélargoniums, des héliotropes montant haut, deux fois plus haut que chez nous.. A côté se dressaient, bien soignés, les arbres les plus rares : magnolias, araucarias, mimosas... ». L'intérêt tout particulier de Maximilien pour la flore est bien connu : en tant qu'archiduc, il avait fait notamment un voyage en Amérique du Sud où les observations botaniques, entre autres, avaient été multipliées. La publication se fit, lorsqu'il était déjà depuis deux ans au Mexique : voir Heinrich Wawra, Ritter von Fernsee, *Botanische Ergebnisse der Reise seiner Majestät des Kaisers von Mexico Maximilian I*, Vienne, Karl Gerold'sohn, 1866.

20. Funchal à Madère. Depuis les hauteurs de Funchal. Une équipée d'une partie de la suite eut lieu sur les hauteurs, voir *Reise* p.36, 40 : « L'île est constituée d'innombrables montagnes et gorges ». Il est possible que Zuber ait représenté ici la Villa Gordon, sur le haut de Funchal, qui fut visitée au moment de l'excursion.

21. Fort de France. La Martinique fut atteinte le 16 mai. La suite de Maximilien fut accueillie par le gouverneur et sa femme. Probablement à l'écart de ce groupe, Henri Zuber dessina un petit morceau de paysage comprenant une installation technique en place au bord de la mer ou sur un fleuve.

22. S.T. Paysage de la jungle de la Martinique. La suite de l'Empereur Maximilien, certainement entourée d'officiers (y compris de marine) français puisque l'Empereur se trouvait en territoire français, effectua une excursion à l'intérieur de l'île. Voir *Reise* p. 55-56 : « Vers deux heures, nous entreprîmes de faire une partie de montagne vers le Piton de Vauquelin, une montagne pointue, en forme de pain de sucre ». La comtesse Kollonitz décrit ensuite une grande quantité d'arbres et de plantes exotiques. Puis le groupe, avec lequel l'Impératrice tint à rester, s'engagea plus avant dans la forêt primitive, voir *Reise* p. 57 : «... bientôt le

chemin, se perdit dans les profondeurs impénétrables de la forêt vierge ; ils descendirent alors dans le lit d'un torrent de montagne et, sautant de rocher en rocher, poursuivirent leur voyage de découverte dans une température de serre. Pas un souffle de vent ne rafraîchit jamais l'atmosphère, des plantes grimpantes entourent les arbres, des orchidées d'un rouge étincelant les recouvrent... ».

23. S.T. Autre aspect du foisonnement végétal de la forêt vierge de la Martinique.

24. Port Royal à la Jamaïque. Vue partielle de la rade de Port-Royal (aujourd'hui cette ancienne capitale de l'île n'est plus qu'une partie de Kingston qui s'est développée largement dans une baie voisine). Le dessin pourrait montrer la barque qui ramène un pilote local à bord de la « Novara », voir *Reise*, p.61.

25. S.T. Ce dessin représente très vraisemblablement la Governor's House de Kingston / Jamaïque. La suite de l'Empereur Maximilien fut accueillie par le gouverneur militaire, le général Ashmore et le gouverneur civil, Mr. Eyre, dans la résidence du général. Voir *Reise*, p. 72.

26. S.T. Certainement vue d'une rue de Veracruz. La mission d'escorte du voyage impérial de la « Thémis » prit fin au moment de l'arrivée, le 28 mai 1864, à Veracruz. L'accueil du couple impérial fut glacial et les autorités françaises (troupes d'occupation sur le sol mexicain) se montrèrent, d'après le témoignage de la comtesse Paula Kollonitz, grossières et mal embouchées : Bazaine, commandant en chef du corps expéditionnaire, « n'avait pas eu le temps » de venir de Mexico pour accueillir l'Empereur, le représentant militaire à Veracruz reprocha vivement à la flottille impériale d'avoir jeté l'ancre hors du secteur que lui-même contrôlait... Les services de la Maison autrichienne que Vienne avait mis à la disposition du couple impérial auraient dû s'arrêter là et repartir dès que Maximilien mettait le pied sur le sol mexicain, mais comme l'écrit la comtesse Kollonitz, voir *Reise*, p. 72 : « Des dames mexicaines devaient prendre ici notre relais, mais nous regardâmes autour de nous, en vain ... ». Ainsi la Maison d'Autriche continua d'assurer les fonctions de la suite impériale, ce qui permit à la comtesse Kollonitz d'évoquer encore les péripéties et les misères des débuts de Maximilien au Mexique. Quant à elle, la frégate française reprit peu après la mer.

27. Francilia. F(ort) de France. Juillet 1864. Portrait d'une belle Martiniquaise, Francilia, que Henri Zuber dessina lorsque sur le chemin du retour, la « Thémis » ayant fait halte certainement à la Martinique au port de Fort-de-France. Francilia existe aujourd'hui encore comme nom de famille en Martinique.

HERVÉ BERNARD
HISTORIEN DE MARINE – MEMBRE DE L'AEC.
ARCHIVES – BIARRITZ, 20/10/2020

Liste des Légendes :

Fig. 1 : Dessin N°3, **Venise – Piazzetta San Marco**. Seul dessin signé de la série.

Fig. 2 : Dessin N°6 **S.T.** L'embarquement de la suite de Maximilien, le 14 avril 1864. depuis la « Thémis ». Foule devant le château de Miramar assistant à l'embarquement : Maximilien est installé sur la barque décorée, vers la gauche ; il se dirige vers la « Novara » au centre ; canonnade de départ, la « Bellona » (à peine esquissée) est cachée par la fumée dégagée par les tirs de canons. Zuber voit cette scène depuis le pont de la « Thémis ».

Fig. 3. Dessin N° 9 : **Lipari Basiluzza Panarea Salina**. Henri Zuber, installé à la poupe, dessine la « Novara » (de face), passant devant les îlots rocheux des Lipari

Fig. 4. Dessin N° 12 : **Le Colysée. Rome**. Le Colisée, dans une ambiance nocturne.

Fig. 5. Dessin N° 15 : **S.T. Côte d'Espagne** (dessin aux crayons de couleurs) Apparemment, secteur côtier d'Alicante.

Fig. 6. Dessin N° 16. **Gibraltar**. Au premier plan, un peu à droite et à quelque distance du port principal, la « Novara » battant pavillon mexicain.

Fig. 7. Dessin N° 18 : **S.T. S.T.** Vue générale de Funchal, de loin, depuis la mer.

Fig. 8. Dessin N° 21. **Fort de France**. (Martinique). Fut atteinte le 16 mai. A l'écart du groupe officiel, Zuber a dessiné une installation technique en place au bord de la mer ou sur un fleuve.

Fig. 9 et 10 : Dessins N° 22 et 23 : **S.T.** Paysages foisonnants de la jungle de la Martinique.

Fig. 11. Dessin N° 26. **S.T.** Certainement vue d'une rue de Veracruz. La mission d'escorte du voyage impérial de la « Thémis » prit fin ici, au moment de l'arrivée, le 28 mai 1864.